

FRÉDÉRIC CANOVAS

De l'allusion à l'aveu : genèse d'un vice

DANS un essai paru dans la revue *Le Divan* quelques mois après la publication de *Si le grain ne meurt*, Pierre Lièvre déclarait à propos de Gide et de ce qu'il nommait les « secrets honteux » de l'écrivain : « Son œuvre demeure inintelligible tant qu'on les ignore. Jusque-là, chez cet auteur tout est énigme, mais il y a deux mots à cette énigme. Ces mots sont uranisme et onanisme. Tout en lui devient clair, quand on les a rencontrés en lisant *Si le grain ne meurt*¹. » Si l'« uranisme » de Gide a fait très tôt et continue de faire l'objet de nombreuses études, il nous semble que la critique n'a pas toujours donné à cet autre « secret honteux » que constitue l'« onanisme » chez Gide toute l'attention qu'il mérite. L'objet des pages qui suivent est de remédier à cette négligence ou en tout cas de tenter une étude qui démontre la place essentielle que tient, dans quelques textes de l'écrivain, ce que ce dernier

* Je tiens à remercier les étudiants d'Arizona State University qui ont suivi mon séminaire consacré aux débuts d'André Gide à l'automne 2004 sans qui les pages suivantes n'auraient pas vu le jour. Cet article leur est dédié.

¹ Article disponible sur le site Gidiana : <<http://www.gidiana.net/lievre.htm>>

a longtemps considéré comme un vice. À l'instar du critique du *Divan*, et à quelques réserves près, nous sommes d'avis que bien des pages de l'œuvre de Gide — à défaut de son œuvre tout entière — demeurent mystérieuses voire même inintelligibles si l'on ne prend soin de les aborder à l'aune de ces « mauvaises habitudes » sous l'égide desquelles l'auteur de *Si le grain ne meurt* a placé son projet autobiographique et l'explication de sa vie et de son œuvre. Rappelons que c'est justement sur l'épisode de ses « jeux » en compagnie du fils de la concierge, « l'un près de l'autre, mais non l'un avec l'autre », que s'ouvre *Si le grain ne meurt*². C'est dire l'importance que joue la révélation de ces « mauvaises habitudes » dans l'autobiographie de 1924. Si, contrairement à ce qu'écrivait Pierre Lièvre, « tout » ne devient pas forcément « clair » lorsqu'on ramène l'œuvre de Gide à ces deux « secrets honteux » que sont l'homosexualité et la masturbation, au moins la référence à cette dernière, comme naguère l'uranisme, nous permettra-t-elle de percer quelques secrets supplémentaires de l'œuvre gidienne et de compléter une partie essentielle du portrait de son auteur.

Urien l'innommable

Dans le deuxième entretien radiophonique que Gide donna à la Radiodiffusion française en 1949, Jean Amrouche demandait à l'auteur du *Voyage d'Urien* d'expliquer « dans quelle mesure ce livre répondait à des préoccupations personnelles, à des problèmes autres que purement littéraires³ ». « Je vous permets toutes les questions, les plus indiscrettes même », rétorqua Gide, ajoutant aussitôt : « J'y répondrai, ou je n'y répondrai pas. » Force est de constater que Gide ne répondit pas ce jour-là à la question d'Amrouche, prétextant certaines difficultés à « [s]e remettre [lui]-même, [à] [s]e remémorer l'état dans lequel [il] pouvai[t] être » à cette époque⁴. Cette impossibilité à se souvenir de son état d'esprit nous semble bien suspecte. D'une part parce que, même si comme il le confie à plusieurs reprises à Amrouche au cours de ces entretiens il n'a pas la mémoire historique, Gide fait le plus souvent

² *Souvenirs et voyages*, Paris : Gallimard, 2001, p. 81.

³ Éric Marty, *André Gide : qui êtes vous ? avec les entretiens Jean Amrouche-André Gide*, Lyon : La Manufacture, 1987, p. 160.

⁴ *Ibid.*, p. 161.

preuve d'une excellente mémoire lorsqu'il évoque ses souvenirs ⁵. D'autre part, parce que cet « état », Gide l'a bel et bien consigné dans le détail — comment peut-il l'avoir oublié ? — dans la deuxième partie de *Si le grain ne meurt* :

À La Roque, l'avant-dernier été, j'avais pensé devenir fou, presque tout le temps que j'y passai, ce fut cloîtré dans la chambre où n'eût dû me retenir que le travail, vers le travail m'efforçant en vain (j'écrivais *Le Voyage d'Urien*), obsédé, hanté, espérant peut-être trouver quelque échappement dans l'excès même, regagner l'azur par-delà, exténuer mon démon (je reconnais là son conseil) et n'exténuant que moi-même, je me dépensais maniaquement jusqu'à l'épuisement, jusqu'à n'avoir plus devant soi que l'imbécillité, que la folie ⁶.

Curieusement cette évocation précise de l'état dans lequel il se trouvait au moment de la rédaction du *Voyage d'Urien* (c'est-à-dire durant les mois de juillet et d'août 1892) se situe dans un paragraphe consacré à la masturbation alors que cette évocation n'a rien à faire dans cette partie du récit qui couvre l'année 1895, soit presque trois ans plus tard. Que s'est-il donc passé ? C'est bien sûr l'évocation de la masturbation qui a fait resurgir le souvenir des journées consacrées à l'écriture du *Voyage d'Urien*. Souvenir que Gide, contrairement à ce qu'il clame dans ses entretiens avec Amrouche, est loin d'avoir oublié. Ainsi si Gide refuse d'évoquer pour ses auditeurs l'atmosphère dans laquelle il composa *Le Voyage d'Urien* à La Roque, c'est moins parce qu'il éprouve des difficultés à se remémorer « l'état dans lequel [il] pouva[i]t être » à ce moment-là que par crainte de devoir aborder l'épineuse question de la masturbation à laquelle l'écriture du *Voyage d'Urien* paraît irrémédiablement liée. Aussi, si nous avons choisi d'aborder la question de la masturbation chez Gide en commençant par le récit de 1893, c'est parce que son auteur nous invite implicitement à le faire dans *Si le grain ne meurt*. En effet, de toute l'expérience du *Voyage d'Urien*, c'est bien le recours « maniaque » à la masturbation que Gide a retenu dans son autobio-

⁵ Gide n'a aucun mal, par exemple, à se rappeler d'autres épisodes de sa vie aussi lointains, sinon plus, que l'époque du *Voyage d'Urien*, comme l'attestent les expressions « Je me souviens très précisément... », « Je me souviens aussi avec une grande précision... » (*Entretiens*, p. 165). De même, dans *Si le grain ne meurt*, il n'a pas oublié cet « état d'estrangement » dans lequel il se trouvait au moment où il écrit *Paludes* (*Souvenirs*, p. 293, souligné dans le texte).

⁶ *Souvenirs*, p. 309.

graphie et il y a fort à parier que le récit de 1893 n'apparaîtrait pas dans l'autobiographie de 1924 si Gide avait renoncé à confesser son penchant pour les « mauvaises habitudes ⁷ ». Le quatrième livre de Gide brille donc par son absence dans l'autobiographie de l'écrivain. Le narrateur de *Si le grain ne meurt* passe allègrement de l'évocation des mardis de la rue de Rome à celle du premier voyage en Afrique en compagnie de Paul-Albert Laurens. Ce n'est que sous la forme d'une analepse, comme nous venons de le voir, qu'il évoque finalement, bien plus loin dans son récit, l'atmosphère de l'été 1892. Cette réserve à l'égard de toute la période de l'élaboration du *Voyage d'Urien* dont Gide a fait preuve tant dans son autobiographie que dans ses entretiens avec Jean Amrouche se manifeste également dans les pages de son journal. Le récit de 1893 ne fait l'objet que de trois mentions de quelques lignes chacune parmi les quelque deux mille cinq cents pages que compte l'édition de la Pléiade du journal et ces remarques ne nous apprennent rien sur les motivations et l'état de Gide au moment de la rédaction du récit. Le lecteur soucieux de connaître l'état d'esprit de l'auteur et l'atmosphère de l'été 1892 est donc contraint de se reporter aux différentes correspondances de l'écrivain. Celle échangée par Gide et Maurice Denis, qui illustra le récit de trente lithographies en couleurs, ne compte pas plus d'une dizaine de lettres portant sur la période de son élaboration, témoignage précieux quant on sait à quel point Gide se montre discret ailleurs lorsqu'il s'agit d'évoquer son travail. Bien qu'enrichissante pour ce qui concerne les questions éditoriales et celle des rapports entre le texte et l'image, cette correspondance ne nous renseigne pas ou très peu sur la pensée de l'écrivain à cette période ⁸. Il convient donc de se reporter aux autres correspondances que Gide entretient à cette époque : il s'agit essentiellement des lettres échangées avec les écrivains Henri de Régnier, Pierre Louÿs et Paul Valéry, le peintre Jacques-Émile Blanche et l'éditeur wallon Albert Mockel, chacun ayant joué un rôle plus ou moins significatif dans la genèse du *Voyage d'Urien*.

C'est par l'intermédiaire de Blanche, en effet, que Gide aurait communiqué à Maurice Denis son désir de voir ce dernier illustrer son récit ⁹. Il

⁷ Hormis, bien sûr, l'autre référence discrète au *Voyage d'Urien* dans la partie du récit consacrée à *Paludes (Souvenirs)*, p. 293.

⁸ Ces lettres sont reproduites dans le journal de Maurice Denis, *Journal*, t. I (1884-1904), Paris : La Colombe, 1957, pp. 104-10.

⁹ Nous avons analysé le rapport entre le récit de Gide et les illustrations de Denis

était donc légitime que *Le Voyage d'Urien* et le nom du peintre nabi reviennent dans la correspondance des deux hommes, bien qu'ils se résument à une seule occurrence ¹⁰. C'est parce qu'il prit l'initiative de demander à Gide de lui donner certaines parties du texte pour la revue *La Wallonie* qu'il dirigeait alors qu'Albert Mockel s'enquiert dans plusieurs de ses lettres à Gide du sort du *Voyage d'Urien*. Mais ici encore, Gide se montre plutôt avare de commentaires comme s'il éprouvait, au moment de livrer son texte à l'éditeur, des regrets voire même des remords ¹¹. C'est à la même attitude que le lecteur est confronté en parcourant les lettres de Gide à Henri de Régner. Gide s'est rapproché de ce dernier depuis que le poète lui a consacré deux articles élogieux dans *La Wallonie* de Mockel. Reconnaisant, il lui dédie la première partie du *Voyage d'Urien* publiée en mai dans *La Wallonie* sous le titre de « Voyage sur l'Océan pathétique ». Vers le 10 août, Gide donne quelques nouvelles de son travail à son correspondant qui s'enquiert de « ce qu'[il] fai[t] » et de « cet Urrien [*sic*] qu'[il] aime déjà », mais c'est surtout des illustrations de Denis dont il sera question dans la réponse de Gide ¹². La correspondance avec Pierre Louÿs, parue tout récemment,

dans un article intitulé « Urien l'innommable, Gide l'insaisissable : les noces difficiles du texte et de l'image », *Word & Image*, n° 13 (janvier-mars 1997), pp. 58-68.

¹⁰ Dans une lettre non datée, mais que Blanche situe en août 1892, Gide écrit : « Je suis revenu deux jours à Paris pour causer avec Maurice Denis ; Bailly lui avait parlé de ces illustrations et il était enchanté du projet — nous nous sommes parfaitement entendus et je pense qu'il fera des choses charmantes » (*Correspondance André Gide-Jacques-Émile Blanche 1892-1939*, éd. Georges-Paul Collet, Paris : Gallimard, 1979, p. 64). Les deux autres mentions du *Voyage d'Urien* reviennent sous la plume de Blanche. Dans une lettre du 3 juillet 1893, le peintre indique à Gide qu'il serait « heureux de [lui] parler de [son] livre » (*ibid.*, p. 70) et le 13 juillet, il lui écrit plus longuement pour lui dire ce qu'il pense de ce livre qu'il considère comme une « œuvre d'art » (*ibid.*, p. 71).

¹¹ Hormis quelques commentaires personnels, Gide se contente d'aborder des questions éditoriales lorsqu'il s'agit du *Voyage d'Urien*.

¹² André Gide-Henri de Régner, *Correspondance 1891-1911*, éd. David J. Niederauer et Heather Franklyn, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1997, p. 46). « Nous nous sommes bien entendus pour le projet d'illustration de mon volume. Je dis "illustration" faute d'un meilleur mot, mais nous voudrions faire quelque chose de meilleur, qui nous amuserait beaucoup. Denis m'a mené à leur exposition de Saint-Germain qui va s'ouvrir dans quelques jours ; il a là quelques petites toiles et un plafond que je préfère à tout ce qu'il a déjà fait. Comme

évoque à plusieurs reprises le récit de 1893 quoique dans ses remarques Gide se contente le plus souvent de mesurer les avancées de son texte sans vraiment insister sur la matière de son travail. Dans ses lettres à Paul Valéry, Gide se risque plus volontiers à parler du *Voyage d'Urien*. S'il prend les devants avec Valéry, c'est qu'il sait que les hésitations et les défauts de son récit ne sauront résister à l'intelligence et à l'esprit critique du poète. Dans la lettre où il livre à Gide ses premières impressions sur la lecture du *Voyage d'Urien*, Valéry écrit en effet : « Le principe ici [...] est d'être ton ami, de savoir à travers approximations et indéterminés, ta *formule* un peu, puis parmi les lignes percevoir enfin ce qui est de toi là-dedans ¹³. » Le principe de Valéry nous servira ici de mode de lecture pour mettre à jour la formule de Gide dans *Le Voyage d'Urien* et révéler « ce qui est de [lui] » dans ce texte dont il a visiblement du mal à parler comme l'attestent, nous venons de le voir, ses écrits et sa correspondance de l'époque. Comment expliquer cette difficulté, voire cette réticence, à évoquer les quelques semaines de l'été 1892 durant lesquelles le jeune auteur se consacra à l'écriture des aventures de celui qu'il baptisait dans une lettre à Pierre Louÿs « Urien l'innommable ¹⁴ » ?

C'est à la mi-juillet 1892 que Gide quitte Maurice Quillot à Montigny et se réfugie à La Roque pour échapper au « charme ambigu » de son ami ¹⁵. Gide écrit à Valéry : « Je me suis enfui de chez lui précipitamment, tous deux absolument seuls dans la maison de campagne, nous devenions libidineux, et mon ami provocant ¹⁶. » Et Gide d'ajouter en post-scriptum à une lettre adressée à Louÿs : « Quant à Maurice, c'est une petite garce racoleuse, un petit péché plus ou moins perpétuel ¹⁷. »

les lithographies de couleur qu'il veut faire pour encadrer les pages de mon livre (et qu'il tirera lui-même pour être sûr du résultat) l'occuperont beaucoup, il veut y songer dès maintenant — et je viens de lui recopier tout ce qui est déjà écrit, de mon voyage. » (*Ibid.*, p. 47). Du 20 août au 10 septembre, Gide rejoint Henri de Régnier en Bretagne, ce qui explique l'interruption de leur correspondance.

¹³ André Gide–Paul Valéry, *Correspondance 1890-1942*, éd. Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1955, p. 178, souligné dans le texte.

¹⁴ André Gide–Pierre Louÿs–Paul Valéry, *Correspondances à trois voix 1888-1920*, éd. Peter Fawcett et Pascal Mercier, Paris : Gallimard, 2004, p. 615.

¹⁵ L'expression est de Claude Martin in André Gide, *Correspondance avec sa mère 1880-1895*, éd. Claude Martin, Paris : Gallimard, 1988, p. 161.

¹⁶ Gide-Valéry, p. 167.

¹⁷ Gide-Louÿs-Valéry, p. 608.

Le souvenir des « jours de fièvre et d'exaltation un peu trouble ¹⁸ » auprès de Quillot poursuivent néanmoins le jeune auteur des *Cahiers d'André Walter* : Gide « ne retrouve pas la paix, écrit Claude Martin, et lutte désespérément contre une hantise proche d'un état de possession ¹⁹ » : la masturbation. Il retrouve cependant au château de La Roque la solitude et le recueillement dont il a tant besoin pour écrire : « Enfin, je suis à La Roque ; au moins j'y suis seul ²⁰. » C'est sous le double signe de la solitude et de la difficulté que l'on peut replacer l'expérience de l'écriture du *Voyage d'Urien*. Un petit relevé chronologique permet de reconstituer l'état d'esprit de Gide. Dès le 9 mars, alors qu'il en est encore à envisager son travail, il confie à Mockel : « Comme c'est difficile d'écrire. Je ne parviens pas à oser commencer ²¹. » Le 12 juillet, avant même de quitter Montigny, il commence à se plaindre de son travail à Valéry : « mon travail m'enchante et m'irrite ²² ». Le 25, alors qu'il vient d'entreprendre la rédaction de la première partie du récit, il confie au même les difficultés auxquelles il est confronté : « Je m'exaspère sur une besogne très ardue ²³. » Quatre jours plus tard, c'est à Louÿs qu'il écrit : « je suis très abruti à cause d'un embêtement qui m'arrive dans mon histoire ²⁴ » ; et le lendemain il lui lance : « Urien l'innomable va se faire envoyer à tous les diables [...] les chimères sont bien plus difficiles à ordonner que les réalités » pour lui reprocher le 31 : « Tu n'as pas l'air de te douter combien c'est difficile d'écrire en prose ²⁵ ! » Découragé par l'attitude de Louÿs, Gide se tourne alors vers Valéry : « Tu comprends, toi, comme c'est difficile d'écrire ²⁶. » Et dans la même lettre, il ajoute : « Ce travail est presque fini, du moins la partie première. Insupportable et horriblement difficile au début ²⁷. » Une lettre à Henri de Régnier, vers le 10 août, confirme le caractère laborieux de l'entreprise : « Pendant les premiers jours, Urien refusait d'avancer et

¹⁸ *Correspondance avec sa mère*, p. 161.

¹⁹ *Ibid.*, p. 161.

²⁰ Gide-Valéry, p. 167.

²¹ André Gide-Albert Mockel, *Correspondance 1891-1938*, éd. Gustave Vanwelkenhuyzen, Paris : Droz, 1975, p. 62.

²² Gide-Valéry, p. 166.

²³ *Ibid.*, p. 167.

²⁴ Gide-Louÿs-Valéry, p. 613.

²⁵ *Ibid.*, p. 615 et p. 616.

²⁶ Gide-Valéry, p. 170.

²⁷ *Ibid.*, p. 169.

a failli se faire fiche à tous les diables²⁸. » À son retour à La Roque vers le 10 septembre, s'acharnant à donner une suite à la première partie du voyage, Gide revient, dans une lettre à Valéry, sur les obstacles à franchir : « Ici je suis "en proie" au travail [...]. Je peine sur la seconde partie ; tout est horriblement difficile²⁹. » Il parviendra tout de même à terminer la plus grande partie de son récit durant la deuxième quinzaine du mois d'octobre, excepté le prélude qu'il complètera sur épreuves au printemps 1893, non sans quelques difficultés d'ailleurs : « hier, j'ai fini une chose très difficile, qui est le prélude de mon livre, écrit-il à sa mère le 13 mai 1893 : cela m'a donné beaucoup de mal et j'ai couvert bien du papier³⁰. »

Attendre, attendre, attendre

D'un bout à l'autre, c'est-à-dire des premières notes à la correction des épreuves, rarement l'écriture d'un texte aura été pour Gide la cause de tels tourments, d'une telle agonie, peut-être parce que *Le Voyage d'Urien* ne correspondait pas encore tout à fait pour son auteur à une nécessité. C'est en tout cas l'analyse que Gide fait rétrospectivement dans son journal en 1910 : « Je n'ai écrit aucun livre sans avoir eu un besoin profond de l'écrire, *Le Voyage d'Urien* seul excepté ; et encore il me semble que j'y ai mis beaucoup de moi, et que, pour qui sait lire, il est, lui aussi, révélateur³¹. » Le critique est en droit de s'interroger sur le motif qui, à défaut de répondre à un « besoin profond », présida à l'écriture du récit de 1893. Il convient, avant même de tenter d'identifier cette partie du « moi » que l'auteur du *Voyage d'Urien* dit avoir mise dans son récit, de rappeler que Gide a entrepris son quatrième livre pour se distraire de certaines choses qui le hantent et repousser leur évocation à plus tard : « C'est "pour me reposer" — que je l'écrivais [*sic*], et comme un élan pour des besognes plus fatigantes ! » confie-t-il à Albert Mockel dès le mois de mars 1892³². Et trois semaines plus tard, le 30 mars, c'est à sa mère cette fois qu'il avoue combien ces choses « sont horriblement difficiles à faire » : « je crois que j'écrivais [*sic*] d'abord mon *Voyage au*

²⁸ Gide-Régnier, p. 47.

²⁹ Gide-Valéry, p. 172.

³⁰ *Correspondance avec sa mère*, p. 184.

³¹ *Journal 1887-1925*, Paris : Gallimard, 1996, p. 661.

³² Gide-Mockel, p. 63.

*Spitzberg*³³ dont je t'ai parlé — pour me refaire un peu la main et m'entraîner — car le reste demandera un très grand recueillement, un grand silence³⁴. » Pour le « reste », il faudra donc attendre, comme le déplore d'ailleurs Urien au terme de son voyage : « [...] je n'ai pas osé les [les choses] dire ; / je m'en suis détourné — ah ! Madame — pardon ; / j'ai préféré dire un mensonge. / J'avais peur de crier trop fort / et d'abîmer la poésie / si j'avais dit la Vérité, / la Vérité qu'il faut entendre ; / préférant de mentir encore / et d'attendre, — d'attendre, d'attendre... » (67³⁵). Ne sachant comment concilier vérité et esthétique, toujours attiré par la poésie dont la langue et les images lui permettent de dissimuler la vérité, ou en tout cas de la travestir, Gide se réfugie dans le mensonge ou les demi-vérités et dans l'attente de jours meilleurs au lieu de se lancer dans des confessions qu'il sait « horriblement difficiles à faire » mais auxquelles il songe pourtant depuis des années :

Gide a un aveu à me faire, écrit Pierre Louÿs en mai 1889 ; je le sais, je sais lequel, je vois ce qu'il veut me dire. Ah ! pour notre estime à tous les deux ! qu'il ne le dise jamais ! trois fois cette année il a failli tout me dire. L'insensé ! il ne voit donc pas ! — il parle par allusions qu'il croit vagues et je l'en détourne, et je fais semblant de ne pas comprendre. Pourquoi veut-il ? Ah ! tout ce qu'il dira ne m'apprendra rien, mais qu'il ne le dise pas qu'il ait la pudeur de me laisser l'ombre d'incertitude d'avant les aveux ! [...] Cela le soulagerait peut-être... mais je ne veux pas qu'il se soulage aux dépens de notre estime à tous les deux ; et jusqu'au bout je ne lui laisserai rien dire, jusqu'au bout j'arrêterai la confession. Oh ! l'horrible chose que de confesser ce qu'on aime³⁶ !

Si l'aveu de l'homosexualité, compte tenu de l'époque, du milieu familial et des convictions morales et religieuses de Gide, représente un défi extraordinaire pour un jeune homme de vingt ans, l'attitude intransigeante de Louÿs³⁷ — sans doute indicatrice de la façon dont un grand nombre de personnes proches de l'écrivain a pu réagir en de pareilles

³³ Premier titre du *Voyage d'Urien*.

³⁴ *Correspondance avec sa mère*, p. 142.

³⁵ Les chiffres entre parenthèses renvoient aux numéros des pages du *Voyage d'Urien* dans l'édition de la Pléiade (*Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, 1958).

³⁶ Pierre Louÿs, *Mon Journal (20 mai 1888–14 mars 1890)*, Paris : Gallimard, 2001, p. 142.

³⁷ Attitude qui, à notre avis, a dû jouer un rôle plus important qu'on a bien voulu le dire dans la rupture entre les deux hommes.

circonstances — ne pouvait que dissuader le jeune homme de se livrer à des aveux³⁸. On comprend dès lors pourquoi de telles confessions pouvaient lui apparaître aussi « horriblement difficiles à faire » et qu'il ait préféré recourir à la place aux allusions — dont Louÿs n'est cependant point dupe —, au mensonge ainsi qu'au silence. Le silence, Gide ne le brisera complètement qu'avec la publication de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt*³⁹. Ainsi pendant les trente années qui précèdent sa décision de passer outre l'interdiction implicite de Louÿs — révéler la vérité quant à sa véritable nature —, c'est tantôt en faveur du silence, tantôt en faveur de l'allusion que Gide optera. *Le Voyage d'Urien* combine ces deux attitudes. D'une part, le lecteur a souvent l'impression que Gide a préféré se taire à l'instar de ses personnages : « Morgain se tut » (23). « Morgain restait silencieux et triste, et comme je le suppliais de raconter ce qu'il avait vu, il répondit que lorsqu'il le voudrait, il ne savait pas les mots pour le dire » (36). Le témoignage d'Urien, à la fin du récit, prend d'ailleurs une signification particulière si on le rapproche de celui de l'auteur confronté à ses propres difficultés d'expression telles qu'elles sont constamment réitérées dans les lettres que nous avons citées plus haut.

Je ne veux pas parler de nos travaux, ils étaient si pénibles, si durs, que les raconter semblerait s'en plaindre. *Je ne veux non plus parler* ni du froid, ni de nos souffrances ; — *il serait dérisoire de dire* : nous avons terriblement souffert, — tant ce qu'on s'imaginera à ces paroles serait moindre. *Je n'arriverais pas, par des mots, à dire* cette suprême âcreté de la souffrance ; cette souffrance, *je n'arriverais pas à la dire* assez âcre pour qu'en naisse comme une joie, un orgueil ; ni du froid la morsure enragée (62, nous soulignons).

Le double sens du mot « travaux » nous permet de voir dans ce passage une référence métatextuelle au travail d'écriture du *Voyage d'Urien*, d'autant que la richesse du lexique appartenant au champ sémantique de la difficulté et de la souffrance coïncide exactement, nous l'avons vu, avec l'état dans lequel se trouvait Gide pendant tout le temps où il tra-

³⁸ Les procès de Paul Bonnetain (1883) et d'Oscar Wilde (1895), pour ne citer que ces derniers, ne furent certainement pas pour encourager Gide dans sa démarche.

³⁹ Sur le cheminement de Gide jusqu'à la publication de *Corydon*, voir l'article de Daniel Moutote, « *Corydon* en 1918 », *BAAG* n° 78/79 (avril-juillet 1988), pp. 9-24.

vaillait à la rédaction de son récit. D'autre part, Gide a parfois recours à l'allusion dans *Le Voyage d'Urien*. En effet, si dans la lettre à sa mère du 30 mars 1892 il déclare qu'il renonce provisoirement à confesser certaines choses parce qu'elles sont « horriblement difficiles à faire » et qu'il préfère dans l'intervalle se consacrer à ce qui deviendra *Le Voyage d'Urien*, il semble que certaines de ces confessions aient trouvé à se manifester malgré tout — consciemment ou inconsciemment — au détour de certaines pages du récit. D'ailleurs, Gide n'avoue-t-il pas à Valéry, et ce à deux reprises au moins, que son histoire est « insupportable et horriblement difficile » à écrire, que « tout est horriblement difficile⁴⁰ » ? La reprise du même vocabulaire pour évoquer deux projets littéraires distincts (les fameuses confessions remises à plus tard et *Le Voyage d'Urien*), ou en tout cas que Gide tient à distinguer l'un de l'autre, paraît indiquer qu'il existe au moins sur le plan de la rédaction une convergence certaine. Certes *Le Voyage d'Urien* ne constitue pas l'aveu auquel Gide désire se livrer mais il en porte déjà les prémisses. Nous sommes d'accord avec Patrick Pollard pour dire qu'en dépit de certaines descriptions complaisantes vis-à-vis de l'anatomie masculine, Gide n'établit aucune distinction claire entre homosexualité et hétérosexualité dans le récit de 1893⁴¹. Comme l'indique Pollard, c'est plutôt entre les personnages qui cèdent à la tentation et ceux qui savent y résister que Gide opère une distinction dans ce texte. Des deux « secrets honteux » auxquels Pierre Lièvre faisait référence dans son essai du *Divan*, il faut donc bien reconnaître que l'un (l'homosexualité, ou l'uranisme pour reprendre l'expression du critique) n'est pas vraiment présente dans *Le Voyage d'Urien*. Si Gide a passé l'homosexualité sous silence dans son récit, en revanche l'onanisme (l'autre « secret honteux » cité par Lièvre) est bel et bien présent dans le texte sous des formes tantôt explicites, tantôt plus implicites, comme par le biais d'allusions par exemple.

Des saloperies indispensables

C'est essentiellement dans la première partie du *Voyage d'Urien* consacrée aux désirs et aux tentations — partie qui, nous l'avons vu, fut la plus « horriblement » difficile à écrire pour Gide — que l'on peut

⁴⁰ Gide-Valéry, pp. 169 et 172.

⁴¹ *André Gide homosexual moralist*, New Haven : Yale University Press, 1991, p. 308.

recenser toutes les allusions à l'onanisme, qu'elles renvoient au plaisir solitaire ou bien à la masturbation mutuelle. C'est d'abord, « [d]evant une porte, assis sur les marches du seuil », la description d'« un enfant tripot[ant] sa hideuse mentule » où, sous le couvert d'un latinisme, se dissimule à peine le fantasme (24). Puis, trois paragraphes plus loin, c'est au tour de l'évocation des activités nocturnes de certains membres de l'équipage du navire : « À demi couchés sur le pont rêvent les matelots et les mousses ; et dans la nuit mystérieuse, tendant les bras vers les rêveurs, ils se sont tordus de désirs » (25). Le recours quasi systématique aux octosyllabes dans ce bref passage ne parvient pas tout à fait à masquer le réalisme de la scène. Certes le narrateur se garde bien de nous dire si les voyageurs dévorés de fantasmes parviennent à la jouissance mais la torsion de leur corps ne laisse guère de doute sur la nature de leurs activités. Trois paragraphes séparent cet épisode de celui où quelques passagers de l'Orion accompagnés de plusieurs membres de l'équipage s'apprêtent à « conter leurs embrassements de la nuit » (27). Cette tentative d'évocation des charmes du plaisir solitaire est vite interrompue par Angaire qui s'y oppose de façon véhémement, attitude qui n'est pas sans rappeler l'intransigeance dont faisait preuve Pierre Louÿs trois ans plus tôt dans l'extrait du journal que nous avons cité⁴² : « Angaire s'écria qu'il ne comprenait pas qu'on osât se mettre à deux pour faire ces saloperies indispensables, et qu'en de tels instants lui se cachait même des miroirs » (27). Notons qu'en dépit de la condamnation d'Angaire et d'un vocabulaire à connotation nettement négative, le texte mentionne en passant le caractère « indispensable » de la masturbation, timide aveu qui tente déjà de faire de l'auto-érotisme une pratique sinon légitime au moins inévitable et quasi naturelle. Enfin, bien que leur sens soit moins clair, certaines références à des « voluptés anormales » (32) et à de « fausses étreintes » (38) peuvent être entendues comme d'autres allusions moins explicites à la masturbation mutuelle que ce soit entre partenaires du sexe opposé ou du même sexe. Dans ces deux dernières allusions, comme d'ailleurs dans les précédentes (« hideuse mentule », « saloperies indispensables »), Gide a recours à chaque fois à un terme clairement négatif (« hideuse », « saloperies », « anormales »,

⁴² Bien qu'il ait identifié Pierre Louÿs à Cabilor (voir lettre à Louÿs in Gide-Louÿs-Valéry, pp. 619-20), nous sommes d'avis que Gide s'est inspiré librement de plusieurs personnes à la fois pour composer les personnages du *Voyage d'Urien*.

« fausses ») qui associe la sexualité à quelque chose de malsain et fait de la masturbation une forme dévoyée de la sexualité. Mais comme l'a montré Patrick Pollard, c'est plus généralement le désir même et la concrétisation de ce désir, et non une certaine forme de désir ou de pratique sexuelle (y compris l'homosexualité et l'onanisme), que stigmatisent certains personnages du *Voyage d'Urien*.

Les deux dernières parties du récit sont plus discrètes que la première du point de vue de la sexualité et de celui qui nous intéresse : il s'agit en effet d'un retour vers l'état de pureté et d'abstinence. Moins discrètes en revanche nous apparaissent les riches descriptions du mal qui ronge le corps des compagnons d'Urien dont nous ne retiendrons ici que quelques symptômes : sang « trop fluide [...] s'échapp[ant] de toutes parts », « suint[ant] des gencives, des narines, des paupières, de sous les ongles », « taches livides » sous la peau, « gencives énormes, gonflées, tuméfiées et spongieuses », « dents trop faibles qui branl[ent] dans leurs alvéoles », peau « déchiquetée », « os trop fragiles » qui se cassent, etc. (57-8). La vision des compagnons d'Urien est apocalyptique. Peut-être parce qu'il ne lui était pas permis d'évoquer franchement les pratiques sexuelles de ses personnages dans le texte, Gide a transféré la crudité des images et le luxe des détails de l'impossible évocation de la sexualité sur celle de la maladie, établissant par là même un parallèle implicite entre l'un et l'autre. Mais de quelle maladie s'agit-il ? Contrairement à ce que le lecteur peut penser de prime abord, les symptômes mentionnés ci-dessus ne résultent pas, dans le récit, des contacts entre personnes infectées de maladies vénériennes telle que la syphilis à laquelle on songe évidemment aussitôt. Paradoxalement, Urien précise que la maladie dont souffrent ses compagnons provient « de l'absence même des voluptés » (56). Comment expliquer — sinon par le fait que nous sommes ici dans un récit aux limites du fantastique et dans un univers qui n'appartient pas à la réalité où les relations de causes à effets ne sont plus garanties — que les personnages puissent succomber à des maladies que l'absence de partenaires ne leur a pas permis de contracter ? Le saugrenu, dont Gide a dit combien l'introduction dans la seconde moitié du *Voyage d'Urien* lui paraissait importante ⁴³, peut expliquer ce que notre esprit de lecteur rationaliste ne parvient à réconcilier. Il se peut aussi que l'absence de cohérence de cet épisode trahisse un non-dit ou reflète un raccourci men-

⁴³ Voir les propos de Gide à Jean Amrouche (*Entretiens*, p. 161) et dans *Si le grain ne meurt* (*Souvenirs*, p. 293).

tal. En effet, le mot « volupté » a parfois le sens de « jouissance » ou d'« orgasme » chez Gide. C'est le cas, par exemple, dans *Les Faux-Monnayeurs* à propos de Boris et Baptistin⁴⁴ et, à plusieurs reprises, dans *Si le grain ne meurt* notamment dans l'épisode en compagnie de Mohammed où le narrateur affirme avoir « près de lui, cinq fois atteint la volupté⁴⁵ ». Or ce sens particulier du mot « volupté » modifie la phrase du récit de 1893 : la maladie issue de « l'absence même de voluptés » ne signifierait plus forcément ce que nous suggérions plus haut, c'est-à-dire un effet saugrenu ou un manquement aux règles élémentaires du réalisme, mais pourrait se comprendre comme la manifestation clinique résultant d'une certaine forme de sexualité à laquelle Gide, aux dires de Roger Martin du Gard, continuait de s'adonner lui-même au-delà de l'adolescence et donc peut-être jusqu'au moment où il écrivait *Le Voyage d'Urien* « obsédé, hanté, [s]e dépens[ant] maniaquement jusqu'à l'épuisement » :

Étant enfant, *note Martin du Gard*, il avait essayé bien souvent de se corriger de la masturbation, et notamment à une époque où il mêlait à sa résistance une interdiction religieuse. À cette époque, qui alla au-delà de son adolescence, l'idée du péché était si forte ancrée en lui, qu'il avait le sentiment d'atténuer sa faute *lorsqu'il n'y avait pas jouissance complète*. Il en était arrivé à confondre le péché avec l'éjaculation. Il était donc arrivé à une adresse extrême dans l'onanisme, pour atteindre ce point limite où la jouissance est presque atteinte, et où cependant l'éjaculation, le spasme, n'est pas encore déclenché⁴⁶.

C'est donc le recours fréquent à la forme de masturbation que Gide pratiquait lui-même, véritable maladie ou « cas pathologique » pour reprendre l'expression de Martin du Gard⁴⁷, qui pourrait être responsable des symptômes qu'Urien décrit dans son récit. Et assurément, la description des maux dont sont victimes les personnages du *Voyage d'Urien* privés de partenaires sexuels ressemble à bien des égards à celles que l'on trouve dans les traités médicaux et autres brochures de vulgarisation consacrés justement à l'onanisme.

⁴⁴ *Romans*, p. 1097.

⁴⁵ *Souvenirs*, p. 310.

⁴⁶ *Journal II, 1919-1936*, Paris : Gallimard, p. 233, nous soulignons.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 232.

Un paradoxe physiologique

Le récit de 1893 mentionne, sans pour autant décrire leur contenu, de mystérieuses « brochures morales qu'Ellis avait distribuées » aux passagers de l'Orion (44⁴⁸). Quoi qu'il en soit, il n'est qu'à se référer au célèbre *Livre sans titre* de 1830⁴⁹, ouvrage accompagné d'illustrations qui décrit par le texte et par l'image les ravages de la maladie causée par la masturbation, pour constater combien les maux subis par ceux qui s'adonnent au « vice solitaire » coïncident avec ceux décrits dans *Le Voyage d'Urien*. On y retrouve en effet les rêves affreux des compagnons d'Urien, la fièvre lente qui les consume peu à peu, la nausée, la perte des cheveux et des dents, les taches sur la peau, les crachements de sang et jusqu'à cette mort dans des tourments horribles. Aucun document à notre connaissance n'atteste si Gide connaissait ou non cette publication qui eut un succès considérable et fut plusieurs fois rééditée au cours du XIX^e siècle avec en épigraphe une citation de Samuel-Auguste Tissot le célèbre auteur de *L'Onanisme*. Il n'en demeure pas moins que ce genre d'écrits, et notamment ceux de Tissot, faisaient non seulement l'unanimité dans le monde médical mais dominait aussi l'éducation d'un bout à l'autre de la société. Comme le mentionnent Jean Stengers et Anne Van Neck dans leur histoire de la répression de la masturbation, « Tissot a réussi à s'imposer jusqu'aux sommets de l'esprit⁵⁰ ». Et les auteurs de citer Kant — auteur pratiqué par Gide dans sa jeunesse — qui, dans son *Traité de pédagogie* (1803), jugeait que « [r]ien n'affaiblit autant l'esprit aussi bien que le corps de l'homme que le genre de plaisir auquel on se livre sur soi-même ; il est tout à fait contraire à la nature humaine⁵¹ ». Ce genre de discours, loin de faire exception, constituait au contraire un véritable consensus traversant toutes les couches de la société sans distinction de classe ou de religion, sorte de *doxa* à laquelle le jeune Gide, étant donné les circonstances qui entourent son exclusion

⁴⁸ *L'Immoraliste* mentionne également « quelques brochures de vulgarisation médicale » et les « petits traités moraux dont on avait agacé » l'enfance de Michel (*Romans*, p. 384).

⁴⁹ *Le Livre sans titre avec seize gravures coloriées*, deuxième édition, Paris : L. Maisson, 1844.

⁵⁰ *Histoire d'une grande peur : la masturbation*, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 105.

⁵¹ *Ibid.*, p. 104.

de l'École Alsacienne, a dû lui-même être exposé à un moment ou à un autre⁵². Il semble d'ailleurs que, sa vie durant, l'idée que Gide se faisait de la masturbation ait été marquée par ces discours pseudo-médicaux en vogue tout au long du dix-neuvième siècle. En 1921, à plus de cinquante ans, Gide a beau justifier son recours à la masturbation devant Roger Martin du Gard, il n'en est pas moins victime de préjugés qui n'ont plus vraiment cours à cette époque, au moins dans les milieux bien informés : « Il a beau se raisonner, note Martin du Gard, se dire qu'il compromet sa santé, il estime que l'épuisement, si nuisible qu'il soit, est cependant préférable, est cependant moins préjudiciable mille fois que cet état d'insatisfaction dans lequel il resterait⁵³. » En 1921, Gide connaissait déjà le travail d'Havelock Ellis, notamment le deuxième tome de la *Psychology of Sex* — la traduction d'Arnold Van Gennep remonte à 1908 — où il est question en détail de l'« auto-érotisme ». Le psychologue anglais n'avait aucun mal à affirmer à cette époque que les milieux médicaux tendaient désormais « à considérer la masturbation comme un acte normal⁵⁴ ». Le propos que Gide tient à Martin du Gard en 1921 démontre néanmoins combien l'opinion de Gide est encore influencée par les travaux plus anciens comme ceux de Tissot. C'est dire à quel point, même chez un esprit aussi éclairé et libéral que Gide, les ravages provoqués par les discours répressifs condamnant la pratique de la masturbation n'en finissaient pas de se faire sentir.

⁵² La réaction du D^r Brouardel et de M. Brunig (directeur de l'École Alsacienne) aux « mauvaises habitudes » du jeune André dans *Si le grain ne meurt* correspond tout à fait au genre de traitements de l'onanisme que les spécialistes préconisaient alors. Pour le professeur Brémond, il s'agissait « de prendre mon bistouri le mieux aiguisé, devant des enfants adonnés à l'onanisme, pour les faire renoncer à des pratiques dont la continuation aurait nécessité une opération soi-disant indispensable » (D^r Félix Brémond, *Les Passions et la santé*, Paris, 1893, p. 149). Pour Bloch, la méthode consiste à « paraître devant l'enfant avec un grand couteau ou des ciseaux, et à le menacer d'une opération douloureuse » (Iwan Bloch, *The Sexual Life of our Time in its relations to Modern Civilisation*, Londres : Rebman Limited, 1908, p. 427, nous traduisons). Pour M^{gr} Dupanloup, évêque d'Orléans, l'exclusion de l'établissement où a eu lieu le délit s'impose : « il faut une répression immédiate, impitoyable ; et cette répression, c'est l'exclusion » (*De l'éducation*, t. III, Paris : Douniol, 1866, p. 437).

⁵³ *Journal II, 1919-1936*, p. 232.

⁵⁴ *Études de psychologie sexuelle*, t. I : *La Pudeur, la périodicité sexuelle, l'auto-érotisme*, Paris : Mercure de France, 1908, p. 334.

Gide avait peut-être des raisons plus personnelles de se méfier de ses mauvaises habitudes. Roger Martin du Gard a noté dans son journal à la date du 6 mai 1921 les « précisions naturelles » que Gide lui donna ce jour-là sur son « tempérament particulier » en matière de sexualité dont il ressort que l'écrivain faisait un usage immodéré de la masturbation y compris en présence de partenaires sexuels :

presque toujours, il n'atteint [l]e point final que chez lui, par la masturbation [...]. C'est donc insatisfait qu'il quitte le lieu où il vient de jouir, trois, quatre, ou cinq fois même, en moins d'une heure. Il est alors dans un état d'énervement, d'incertitude, d'insatisfaction, qui lui est tellement insupportable qu'il n'a qu'une idée : rentrer chez lui et se masturber autant de fois qu'il faudra pour atteindre le point final d'épuisement⁵⁵.

Gide se considère lui-même comme un « paradoxe physiologique » et n'a pas peur d'employer le mot de « monstruosité » pour parler de son recours exagéré à la masturbation⁵⁶. Or une pratique telle que celle dont parle Gide ne peut que susciter l'inquiétude des médecins et des psychologues qui n'hésitent plus alors à parler de conséquences graves. Même Havelock Ellis, en dépit de l'absence de toute condamnation, précise que seule « la masturbation *modérée* est sans effet grave chez des individus sains » et il ne fait aucun doute que le cas de Gide échappe clairement à la catégorie dont parle ici Ellis⁵⁷. Aussi, si le Gide des années vingt continuait à percevoir une partie de sa sexualité comme une « monstruosité », en dépit des avancées de la science, des progrès de la morale et de sa propre évolution intellectuelle et morale, et ce au point d'affirmer qu'« il s'était toute sa vie posé le problème sans pouvoir l'expliquer », « qu'il [lui] faudra quitter la vie sans avoir rien compris, ou bien peu, au fonctionnement de [s]on corps⁵⁸ », on ose à peine s'imaginer la perplexité et l'effroi auxquels a pu être confronté le jeune auteur du *Voyage d'Urien*. On comprend que la littérature ait pu lui apparaître comme un moyen d'alléger le poids de ce « secret honteux » qui pesait sur lui et de tenter à travers ses personnages d'exorciser, à défaut d'expliquer, un comportement qu'il jugeait nuisible à sa santé et qu'il condamnait moralement. On comprend également beaucoup mieux pourquoi l'aveu auquel l'auteur du *Voyage d'Urien* désirait se livrer pouvait

⁵⁵ *Journal II, 1919-1936*, p. 232.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 232.

⁵⁷ *Études de psychologie sexuelle*, p. 345 (nous soulignons).

⁵⁸ *Journal II, 1919-1936*, p. 233 et *Si le grain ne meurt* in *Souvenirs*, p. 310.

lui sembler si « insupportable et horriblement difficile » à faire. Car le problème de l'aveu se pose de façon différente pour lui. Il ne s'agit pas seulement d'avouer son homosexualité — aveu déjà bien difficile à faire à cette époque-là — mais de confesser une homosexualité — minorité dans la minorité — orientée vers des partenaires bien plus jeunes que lui et des pratiques, dans les conditions que nous avons détaillées plus haut, jugées dangereuses pour la santé et moralement répréhensibles. C'est donc d'un triple aveu qu'il s'agit.

La conviction que sa sexualité représente une sorte de « paradoxe physiologique » et de « monstruosité » s'accompagne chez Gide d'un sentiment tout à fait original. Loin de lui paraître seulement étrange et monstrueuse, la sexualité en général lui semble également quelque chose de tout à fait saugrenu : « les pratiques de notre voisin nous paraîtraient souvent aussi étranges, aussi *saugrenues*, et, disons : aussi monstrueuses, que les accouplements des batraciens, des insectes — et, pourquoi chercher si loin ? que ceux des chiens ou des chats » note-t-il dans *Si le grain ne meurt*. D'ailleurs, « [o]n a toujours grand mal à comprendre les amours des autres, leur façon de pratiquer l'amour⁵⁹ ». La conviction que la sexualité est un phénomène pour le moins bizarre se double donc du sentiment que cette même sexualité a quelque chose de fondamentalement saugrenu confinant à l'absurde, à plus forte raison lorsque cette sexualité échappe aux normes établies. Pour Gide, ce sentiment du saugrenu ne se limite pas à la sexualité mais englobe aussi le discours sur la sexualité. En effet, dans sa correspondance, l'auteur du *Voyage d'Urien* mesure à plusieurs reprises tout ce que peut bien avoir de saugrenu et d'absurde l'idée de vouloir évoquer la sexualité en général mais surtout une sexualité qui se différencie de la norme et que l'auteur de *Paludes* tentera deux ans plus tard d'aborder sous l'angle de l'idiosyncrasie. Bien entendu, dans les propos qu'il tient dans sa correspondance en 1892, Gide ne désigne jamais la sexualité explicitement — et encore moins l'homosexualité ou l'onanisme — comme la cause possible de l'absurdité de son récit mais c'est elle qui nous semble sous-jacente dans la façon dont il tente maladroitement de se dédouaner et, sentant toutes les critiques et les rejets qui pèsent sur lui et sur son œuvre, de se faire pardonner à l'avance.

⁵⁹ *Souvenirs*, pp. 311 et 312 (nous soulignons).

Quelques folies d'un goût détestable

Assurément, c'est bien le saugrenu et l'absurde qui caractérisent toute la période d'élaboration du *Voyage d'Urien*. Les deux adjectifs reviennent sans cesse sous la plume de l'écrivain dès les tout débuts. Au mois de mars 1892, c'est à Mockel, qui lui réclame alors un texte pour *La Wallonie*, que Gide annonce le caractère absurde et fou de son entreprise : « peut-être vous donnerai-je une folie que je veux écrire ; cela s'appelle *Relation d'un voyage au Spitzberg*. J'ai peur que ce ne soit idiot, mais ce sera peut-être charmant⁶⁰. » Sitôt la rédaction entreprise, c'est dans une lettre à Paul Valéry datée du 25 juillet, c'est-à-dire moins d'une semaine après son arrivée à La Roque, qu'il confie : « Je m'exaspère sur une besogne très ardue et que je crains absurde d'avance⁶¹. » À Maurice Denis, il écrit le 8 août en parlant de son récit : « Vous m'écrivez, je vous prie, si vous ne trouvez pas ça trop saugrenu ; je ne sais trop qu'en penser moi-même⁶². » Et quelques jours plus tard, il évoque avec Henri de Régnier la possibilité d'aborder « quelque travail moins saugrenu⁶³ ». L'absurdité et le caractère idiot et saugrenu de l'entreprise ne semble avoir d'égal que les efforts et la persistance de l'auteur pour la mener à son terme comme si, en dépit des doutes et des scrupules, il lui fallait cependant aller jusqu'au bout et fixer par l'écriture ces mots, ces phrases et ces images « insupportables et horriblement difficiles » à dire qui se présentent à son esprit de façon obsessionnelle et qui ne l'abandonnent provisoirement qu'une fois couchées sur le papier. Quelques semaines plus tard, le 28 octobre, Gide lance encore à Henri de Régnier : « Ici, mon *Voyage* s'achève ; il s'y trouve quelques folies que je crains d'un goût détestable. » « Goût détestable », « idiotie », « saugrenu », « absurdité », « folie » : Gide n'a pas peur des mots pour qualifier son récit. Se doute-t-il qu'à travers son texte c'est son propre portrait qu'il trace ? Nous en avons la confirmation dans un autre texte écrit bien après la crise qui suivra l'expérience du *Voyage d'Urien* et la découverte de l'homosexualité. Dans l'analepse contenue dans *Si le grain ne meurt*, que nous évoquions plus haut, Gide réutilise en effet les mêmes termes que ceux qu'il utilisait trente ans plus tôt pour définir *Le Voyage d'Urien*

⁶⁰ Gide-Mockel, p. 63.

⁶¹ Gide-Valéry, p. 167.

⁶² *Journal*, t. I (1884-1904), p. 104.

⁶³ Gide-Régnier, p. 47.

dans ses lettres à Mockel, Denis, Régnier et Valéry : « À la Roque, l'avant-dernier été, j'avais pensé devenir fou, presque tout le temps que j'y passai, ce fût cloîtré dans la chambre (j'écrivais *Le Voyage d'Urien*), obsédé, hanté, je me dépensai maniaquement jusqu'à l'épuisement, jusqu'à n'avoir plus devant soi que l'imbécillité, que la folie⁶⁴. » « Imbécillité » et « folie » sont donc associées aux fantasmes homosexuels que seul le plaisir solitaire permet alors au jeune homme de dompter à défaut d'assouvir. L'analepse du récit autobiographique nous permet rétrospectivement d'affirmer que la masturbation est assimilée, dans l'esprit de l'écrivain, à une déficience mentale : au mieux l'imbécillité, au pire la folie avec, entre les deux, ces autres dangers que représentent l'« idiotie », le « saugrenu » et l'« absurdité ». La reprise du même vocabulaire à trente ans d'écart nous conduit à penser que c'est parce qu'il sent que son récit comporte des références — discrètes certes mais bien réelles cependant — à une sexualité aberrante que son auteur en dénonce, comme pour se prévenir des critiques, le caractère absurde et saugrenu et le qualifie à plusieurs reprises de folie et d'idiotie. Aussi Gide voit-il juste lorsqu'il confie dans son journal que l'écriture du *Voyage d'Urien* ne correspondait pas à un « besoin profond ». Au plus s'agissait-il d'un sentiment vague et encore bien mal défini quoique assez fort pour durer tout le temps de la rédaction du texte. C'est aussi en ce sens que le récit de 1893 représente un portrait fidèle de son auteur et que Gide peut déclarer en 1910 : « il me semble que j'y ai mis beaucoup de moi, et que, pour qui sait lire, il est, lui aussi, révélateur. »

Comme certains passages du *Voyage d'Urien* et de la correspondance de 1892 que nous avons commentés, la description que Gide a donnée rétrospectivement de lui-même dans l'analepse de *Si le grain ne meurt* porte la marque des discours répressifs et obscurantistes qui tout au long du XIX^e siècle combattent toute forme de sexualité en dehors du mariage et de la procréation. Les maux les plus souvent décrits par les différents traités sur la masturbation se retrouvent en effet sous la plume de l'auteur de *Si le grain ne meurt*. Gide n'hésite pas, par exemple, à présenter ses mauvaises habitudes comme autant d'« épuisants rêves⁶⁵ » susceptibles d'amoinrir ses forces tant physiques que morales : « n'exténuant que moi-même, écrit-il, je me dépensais maniaquement jusqu'à l'épuisement,

⁶⁴ *Souvenirs*, p. 309.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 309.

jusqu'à n'avoir plus devant soi que l'*imbécillité*, que la *folie*⁶⁶. » La plupart des auteurs de traités consacrés à l'onanisme évoquent en effet l'« état de faiblesse générale⁶⁷ », de « paresse intellectuelle » et d'« inaptitude au travail⁶⁸ » qui résultent inmanquablement du recours à la masturbation : le masturbateur est tout simplement « incapable du moindre travail intellectuel⁶⁹ ». Havelock Ellis persiste lui-même à penser qu'« elle peut entraîner un affaissement nerveux général⁷⁰ ». Le *Dictionnaire de médecine* du D^r Pierre-Hubert Nysten décrit l'« état d'abrutissement⁷¹ » sur lequel elle débouche et le Père Debreyne fait de tout adepte de la masturbation un « être abruti et dégradé⁷² » alors que Jules Rengade, à la suite de Tissot, continue de parler d'« imbécillité⁷³ », mots que Gide reprend à son compte dans *Si le grain ne meurt* pour parler de lui-même et de son état au moment où il travaille justement au *Voyage d'Urien*⁷⁴. La référence à la folie dans le passage de *Si le grain ne meurt* laisse penser que Gide croyait encore au début des années vingt — car c'est moins le jeune auteur du *Voyage d'Urien* que le quinquagénaire qui parle dans cet extrait — à ce que les médecins des pays anglo-saxons désignaient alors par l'expression « *masturbatory insanity* », c'est-à-dire une forme d'aliénation mentale, de « folie », pour reprendre le mot de Rengade, liée à la pratique de la masturbation⁷⁵. Au milieu du XIX^e

⁶⁶ *Ibid.*, p. 309 (nous soulignons).

⁶⁷ Article « Onanisme » in *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 10, Paris : Larousse, 1873, p. 1322.

⁶⁸ Article « Onanisme » in *Dictionnaire de médecine*, t. 15, Paris : Béchet jeune, 1826, pp. 426-7.

⁶⁹ *Grand Dictionnaire universel*, p. 1322.

⁷⁰ *Études de psychologie sexuelle*, p. 346.

⁷¹ *Dictionnaire de médecine*, Paris : Baillièrre et Fils, 1839, p. 602.

⁷² *Essai sur la théologie morale considérée dans ses rapports avec la physiologie et la médecine*, Bruxelles : Vanderborgh, 1844, p. 67.

⁷³ *La Vie normale et la santé*, Paris : Librairie illustrée, 1881, p. 95.

⁷⁴ Voir pp. 120 et 309 et dans une lettre à Pierre Louÿs du 29 juillet 1892 in Gide-Louÿs-Valéry, p. 613.

⁷⁵ Voir Henry Maudsley, « Illustrations of a Variety of Insanity » in *The Journal of Mental Science* (juillet 1868), p. 152, et Edward Henry Hare, « Masturbatory Insanity : the History of an Idea » in *The Journal of Mental Science* (janvier 1962), pp. 1-25. Cette forme de folie est répertoriée en France par les autorités compétentes. À l'asile d'aliénés de l'hôpital de l'Antiquaille de Lyon, par exemple, les comptes moraux dénombrent plus de soixante et onze cas de folie attribuée à l'onanisme pour la seule année 1864 (Gilles Bollenot, « Les Fous à

siècle, un Samuel Lammert n'hésitait pas à écrire que « [p]lus des trois quarts des cas de folie sont dus aux effets de la masturbation ⁷⁶ », et si Freud, quelques décennies plus tard, ne condamnait plus la masturbation au moins du point de vue médical, néanmoins persistait-il à penser qu'elle pouvait provoquer des désordres névrotiques par un « mécanisme inconnu dans lequel jouent à la fois l'excès et le caractère inadéquat de la satisfaction sexuelle ⁷⁷ ».

La vérité dans tous ses détails

On ne peut reprocher à Gide de tenir, sur les dangers de la masturbation, le genre de propos qu'il tient dans ses écrits et ses conversations avec Roger Martin du Gard. Appartenant à la génération suivante de celle de Gide et à un milieu familial moins porté vers la religion, Martin du Gard voyait d'un mauvais œil le genre de commentaires dépassés et de réticences dont Gide faisait preuve dans les conversations qu'ils eurent à propos de *Si le grain ne meurt* tout au long des mois où l'écrivain tentait de trouver le ton le plus juste pour évoquer ses souvenirs de jeunesse : « Je lui ai dit qu'il semblait, dans tout cela, ne pouvoir se détacher, lorsqu'il abordait certains événements sensuels, d'une espèce de point de vue protestant de réprobation. Je l'ai poussé à ne pas escamoter un tel sujet [...] et qu'il ne fallait reculer devant aucun secret, mais descendre jusqu'au plus profond, jusqu'au plus trouble abîme, et étaler la vérité dans toute son intégrité ⁷⁸. » L'entreprise est risquée. Gide s'en rend compte à ses dépens : « Ce n'est pas tant le doute et l'inconfiance en moi qui m'arrêtent, note-t-il dans son journal en mars 1916, qu'une sorte de dégoût, de haine et de mépris sans nom pour tout ce que j'écris, pour tout ce que j'étais, pour tout ce que je suis ⁷⁹. » Rien ne nous indique que c'est en pensant à des pratiques sexuelles particulières (comme la masturbation par exemple) que Martin du Gard invite son interlocuteur à adopter la plus grande franchise ⁸⁰, mais il ne fait aucun doute que la

Lyon au XIX^e siècle : enfermement et thérapeutique » in *Cahiers d'histoire*, t. XXVI (1981), p. 235.

⁷⁶ *La Préservation personnelle*, Paris : Ledoyen et Laroque jeune, 1847.

⁷⁷ *Gesammelte Werke*, t. 8, Londres : Imago, 1943, p. 342 (nous traduisons).

⁷⁸ *Journal II, 1919-1936*, p. 171.

⁷⁹ *Journal 1887-1925*, p. 943.

⁸⁰ Pour Pierre Masson, « si Martin du Gard, dans une mise au point ultérieure, ne

comparaison entre le projet de Gide et celui de Rousseau, autre adepte des « mauvaises habitudes », est lourde de sous-entendus : « La valeur exceptionnelle de pareilles confessions n'atteint sa plénitude que s'il se montre à nous, non seulement *dans tous ses détails*, mais avec une puissance d'évocation et une intensité de vie profonde, sans autre précédent que Rousseau » note Roger Martin du Gard ⁸¹. Gide consigne aussitôt dans son journal les reproches que lui a adressés Martin du Gard pour les reprendre à son compte et les expliquer. S'il désire se présenter à ses lecteurs en toute franchise, il s'agit avant tout d'être franc avec soi-même : « j'ai escamoté mon sujet ; crainte, pudeur, souci du public, je n'ai rien osé dire de vraiment intime, ni réussi qu'à soulever des interrogations ⁸²... » La réaction de Gide ne se fait guère attendre. Les critiques de Martin du Gard, qu'il estime justifiées du reste, ont un effet des plus bénéfiques. Ne vont-elles pas lui permettre de venir à bout de ses réprobations et de ses réticences ? « j'entrevois déjà tout ce qu'il faut faire, et ce que mon livre peut devenir, grâce à vous ! » déclare-t-il, reconnaissant, à son confident ⁸³, et trois semaines plus tard, le 1^{er} novembre 1920, il note dans son journal : « Je voudrais arriver à [...] satisfaire aux exigences de Martin du Gard ⁸⁴. » En considérant à la fois le fait que Martin du Gard encourage Gide à « oser écrire tout ce qu'il lui raconte ⁸⁵ » et le fait justement que Gide lui raconte longuement, et à plusieurs reprises, l'« importance capitale ⁸⁶ » que joue la masturbation dans sa vie intime, il est légitime de penser que Gide a tenté, comme il se l'est promis à lui-même dans son journal, de « satisfaire aux exigences » de Martin du Gard en révélant ses pratiques sexuelles les plus intimes. C'est en tous cas la promesse qu'il fait à ce dernier : « Gide m'a promis, après une longue insistance de ma part, de rédiger sur ces particularités physiologiques une note, aussi explicite que ce sera possible, et qui sera

parle plus que des “premiers chapitres” de *Si le grain ne meurt*, nous pouvons tout de même nous convaincre que, dans ses reproches de discrétion adressés à Gide, il visait la totalité de ce qu'il connaissait de ce texte, et non pas seulement la teneur de la première partie » (Notice consacrée à *Si le grain ne meurt* in *Souvenirs*, p. 1106).

⁸¹ *Journal II, 1919-1936*, p. 171 (nous soulignons).

⁸² *Journal 1887-1925*, p. 1110.

⁸³ *Journal II, 1919-1936*, p. 173.

⁸⁴ *Souvenirs*, p. 1112.

⁸⁵ *Journal 1887-1925*, p. 1115.

⁸⁶ Le mot est de Martin du Gard (*Journal II, 1919-1936*, p. 232).

insérée quelque part dans ses confessions ⁸⁷. » Comme l'affirme Pierre Masson, il est « difficile de voir en quoi Gide tint compte des remarques de son ami ⁸⁸. » On sait cependant que l'autobiographie de Gide est un texte très travaillé, plein « d'hésitation, de retours, de reprises ⁸⁹ », et on peut supposer que l'auteur de *Si le grain ne meurt* a repris justement certains passages — notamment l'épisode capital de son expérience algérienne avec le jeune Mohammed qu'il a commencé à rédiger dès le 21 juin 1910 ⁹⁰ — pour, vingt ans plus tard, « insister sur certains traits, en tracer d'autres, qu'[il] avai[t] insuffisamment, ou qu'[il] n'avai[t] pas, indiqués ⁹¹ ».

Les deux fragments manuscrits que nous avons conservés de cet épisode portent les traces du travail de Gide et éclairent sa démarche lorsqu'on les confronte au texte définitif. Nous trouverons ci-dessous, dans l'ordre chronologique : (1) la version primitive de 1910 conservée dans les archives de Catherine Gide et publiée pour la première fois par Pierre Masson en annexe au texte dans l'édition de la Pléiade de *Souvenirs et voyages* ; (2) la version, datant probablement de 1920, qui se trouve dans le manuscrit du texte conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet ; (3) la version du texte telle qu'elle apparaît aux pages 140-1 du troisième volume de la « nouvelle édition » imprimée par la Nouvelle Revue Française en 1923 et reprise dans les éditions successives.

(1) Mais je demeurai longtemps ensuite dans une telle jubilation de la chair que, rentré dans ma chambre d'hôtel, je me br. encore éperdument – et bien qu'ayant déjà b. cinq fois avec Mohammed, jusqu'au matin j'entretins en moi pour ainsi dire sans effort une volupté frémissante ⁹².

(2) Je demeurai longtemps ensuite, après que Mohammed m'eut quitté, dans une telle jubilation de ma chair, que, rentré dans ma chambre d'hôtel, je me surmenai jusqu'au matin dans une sorte de rumination du plaisir, et bien qu'ayant déjà avec Mohammed cinq fois atteint le paroxysme, jusqu'au matin j'entretins en moi, pour ainsi dire sans effort, une volupté

⁸⁷ *Ibid.*, p. 233.

⁸⁸ Notice consacrée à *Si le grain ne meurt* in *Souvenirs*, p. 1107.

⁸⁹ Gide, dans *Journal 1887-1925*, p. 943.

⁹⁰ Le 21 juin 1910, Gide note dans son journal : « Écrit presque sans arrêt toute l'après-midi (souvenirs sur Em-Barka, Mohammed d'Alger et le petit de Souse) » (*Journal 1887-1925*, p. 643).

⁹¹ *Souvenirs*, p. 1106.

⁹² *Souvenirs*, p. 1112.

frémissante⁹³.

(3) Je demeurai longtemps ensuite, après que Mohammed m'eut quitté, dans un état de jubilation frémissante, et bien qu'ayant déjà, près de lui, cinq fois atteint la volupté, je ravivai nombre de fois encore mon extase et, rentré dans ma chambre d'hôtel, en prolongeai jusqu'au matin les échos⁹⁴.

Une analyse détaillée des transformations qu'a subi ce fragment permet d'affirmer que Gide a obéi à au moins deux mobiles différents. Le premier consiste à supprimer toute trace de vulgarité ou de familiarité dans ses propos. La suppression des expressions « se branler » et « baiser », déjà amoindries par le recours à des abréviations dans le brouillon de 1910, reflète un souci de la forme et une volonté de ne pas choquer. Certes Gide veut pouvoir tout dire dans le moindre détail mais il est aussi conscient qu'il pourra aller beaucoup plus loin dans la recherche de la vérité s'il démontre vis-à-vis de ses lecteurs une certaine forme de respect en se tenant à l'écart, par exemple, de la vulgarité et en adoptant au contraire un langage plus approprié au sujet qu'il traite. En revanche, Gide ne souhaite pas recourir à une langue scientifique pour évoquer la masturbation. Il rejette en effet le vocabulaire et le style des traités médicaux consacrés à la masturbation et leur préfère un lexique et des images plus littéraires voire même aux accents poétiques. Il s'agit avant tout de décrire des comportements amoureux et il est normal que l'auteur ait recours à un lexique appartenant au champ sémantique de l'amour tel qu'on le trouve dans la littérature. C'est ainsi que la référence à l'acte même de la masturbation en compagnie de Mohammed est supprimée pour être remplacée par l'expression « atteindre le paroxysme » dans la version manuscrite de 1920, puis par l'expression « atteindre la volupté » dans la version finale. De même, le verbe « se branler » suivi de l'adverbe « éperdument » fait d'abord place au verbe « se surmener » puis à l'expression plus littéraire « raviver mon extase » qui a l'avantage d'insister sur le résultat du geste (la jouissance, l'orgasme) aux dépens du geste lui-même tout en supprimant les connotations dysphoriques dont les formes précédentes (« éperdument », « se surmener ») étaient empreintes.

Le désir de franchise est le second mobile qui motive les transformations que Gide a fait subir au fragment. Ce besoin de sincérité se mani-

⁹³ *Ibid.*, p. 1184.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 310.

festes de deux façons. D'une part Gide tient à affirmer clairement sa différence sexuelle : celui que « le plus furtif contact satisfait ⁹⁵ » distingue ses propres habitudes sexuelles de celles d'autres homosexuels comme Daniel, par exemple, dont il se dit « horrifié » par les pratiques ⁹⁶. « J'aurais crié d'horreur... » lance-t-il d'ailleurs dans *Si le grain ne meurt* en évoquant une scène de sodomie entre ce dernier et Mohammed ⁹⁷. C'est ainsi que la forme « avec Mohammed » du manuscrit de 1910 fait place à la forme « près de lui » dans les deux versions postérieures. Cette dernière description est plus proche de la réalité que Gide tente de décrire et donne davantage de cohérence au récit puisqu'elle fait écho à l'épisode liminaire du texte en compagnie du fils de la concierge dans lequel Gide insistait justement sur le fait qu'ils s'amusaient « l'un près de l'autre, mais non l'un avec l'autre ⁹⁸ ». D'autre part, Gide souhaite aborder l'idiosyncrasie sexuelle qui est la sienne, cette sorte de « paradoxe physiologique », de « monstruosité », tel qu'il le confie à Martin du Gard, dont il s'est « toute sa vie posé le problème sans pouvoir l'expliquer ⁹⁹ ». En effet, plus importante encore que son rejet de la sodomie en faveur de la masturbation, c'est son impossibilité à trouver une satisfaction totale auprès de son partenaire et le « besoin d'arriver à un total épuisement de sperme » en se masturbant seul chez lui « autant de fois qu'il faudra pour atteindre le point final d'épuisement » que Gide souhaite pouvoir révéler, et ce de manière à répondre à son désir d'absolue vérité ¹⁰⁰. Dès lors, le défi pour Gide consiste à pouvoir dire ces choses si « horriblement difficiles » à exprimer tout en parvenant à un texte qui réponde à la fois à son exigence d'objectivité totale et à son souci du style et de la langue. On mesure aisément combien ce défi est grand et risqué le pari qui consiste à penser que vérité et poésie sont compatibles. On se souvient qu'Urien, ayant « peur de crier trop fort / et d'abîmer la poésie / s'[il] avai[t] dit la vérité » avait « préféré dire un mensonge » et attendre (67). Trente ans plus tard, le narrateur de *Si le grain ne meurt* refuse d'attendre et s'efforce par tous les moyens de dire la vérité au risque cette fois-ci « d'abîmer la poésie ». À lire la version finale du fragment en question, Gide

⁹⁵ *Ibid.*, p. 312.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 312.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 311

⁹⁸ *Ibid.*, p. 81.

⁹⁹ *Journal II, 1919-1936*, p. 233.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 232.

s'en sort cependant plutôt bien. Il parvient à décrire objectivement l'étrangeté de son organisme en insistant à deux reprises sur ses caractéristiques (« je ravivai nombre de fois encore... » et « prolongeai jusqu'au matin les échos... ») sans sombrer dans la vulgarité ni dans un discours trop technique et en maintenant au contraire une atmosphère empreinte d'une certaine poésie qui s'exprime au travers d'euphémismes à la mode symboliste et quasi mallarméens tels que « jubilation frémissante », « atteindre la volupté », « raviver mon extase » et « prolonger les échos » et du rejet, en fin de proposition, du complément d'objet « les échos ». Gide se débrouille en outre pour retrouver la concision et la spontanéité de la version de 1910 que ses reprises avaient quelque peu alourdies dans la version du manuscrit conservé à Doucet ¹⁰¹, tout en respectant scrupuleusement la chronologie de ses gestes comme il le faisait dans son récit méthodique à Martin du Gard, ce qui n'était pas le cas des versions antérieures ¹⁰².

À l'issue de cet épisode, Gide est bien conscient qu'en dépit de ses précautions oratoires il a pris des risques énormes en maintenant certains détails dans son récit :

Je sais bien que certaine précision, que j'apporte ici, prête à sourire ; il me serait aisé de l'omettre ou de la modifier dans le sens de la vraisemblance ; mais ce n'est pas la vraisemblance que je poursuis, c'est la vérité ; et n'est-ce point précisément lorsqu'elle est le moins vraisemblable qu'elle mérite le plus d'être dite ? Pensez-vous sinon que j'en parlerais ¹⁰³ ?

Cette sorte d'épilogue est évidemment censée servir de pendant à celui

¹⁰¹ Notamment en ayant recours à la condensation de deux expressions (« jubilation de la chair » et « volupté frémissante ») que l'on trouve dans les versions antérieures et qu'il résume dans la formule « jubilation frémissante ».

¹⁰² Dans le fragment suivant, nous avons numéroté les différentes étapes qui caractérisent le comportement de Gide tel que Martin du Gard l'a consigné dans son journal d'après les indications de Gide : « et bien qu'ayant déjà, près de lui, cinq fois atteint la volupté (1), je ravivai nombre de fois encore mon extase (2) *et*, rentré dans ma chambre d'hôtel, en prolongeai jusqu'au matin les échos (3) » (*nous soulignons*). Notons l'utilisation de la conjonction de coordination « et » qui permet à Gide de distinguer l'étape (2) de la suivante. Les deux premières versions manquent de clarté et de rigueur chronologique à ce propos puisqu'elles inversent les étapes et en suppriment une pour aboutir au schéma narratif suivant : (3) + (1) + (3).

¹⁰³ *Souvenirs*, p. 310.

qui se trouve inséré juste après l'évocation des « mauvaises habitudes » du jeune André en compagnie du fils de la concierge au tout début du texte : « Je sais de reste le tort que je me fais en racontant ceci et ce qui va suivre ; je pressens le parti qu'on en pourra tirer contre moi. Mais mon récit n'a raison d'être que véridique¹⁰⁴. » Les deux épisodes se répondent en insistant tous deux sur la particularité sexuelle de l'auteur — le fait de trouver son plaisir *près de* et non *avec* son partenaire — et en se terminant sur une sorte de réflexion sur le danger que l'auteur peut encourir à trop vouloir dire la vérité, réflexion qui nous semble moins une façon de se faire pardonner un excès de franchise qu'un moyen d'anticiper les attaques et de les exorciser. Avec l'épisode en compagnie de Mohammed, Gide peut désormais boucler son récit puisqu'il parvient finalement à raconter ce qu'il avait commencé à dire dans les toutes premières pages du texte sans vraiment oser aller très loin. L'épisode avec Mohammed permet à Gide d'explicitier ce que l'épisode avec le fils de la concierge annonçait plus qu'il ne racontait.

C(r)acher le morceau

Ce serait une erreur de penser que pendant plus de trente ans, c'est-à-dire de l'époque du *Voyage d'Urien* à celle de *Si le grain ne meurt*, Gide n'a jamais tenté dans ses livres de révéler sa véritable nature et les détails physiologiques qui ont fait de lui, d'après ses propres mots, un cas pathologique. Un tel secret était trop lourd à porter. Martin du Gard a dit combien Gide « s'était toute sa vie posé le problème sans pouvoir l'expliquer¹⁰⁵. » À défaut de l'expliquer, Gide a parfois effleuré le problème dans ses textes même si ses allusions n'apparaissent jamais clairement. Seule une lecture attentive permet de les révéler au détour d'une phrase, d'une image ou d'une allusion. Nous ne prendrons qu'un exemple, tiré de *L'Immoraliste*¹⁰⁶. Il s'agit de l'épisode, au tout début du récit, dans lequel Michel est victime d'un premier crachement de sang. En ayant recours systématiquement à des pronoms démonstratifs et indéfinis, tels que « ce », « cela » et « en », Gide établit une distance entre ces pronoms

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 82.

¹⁰⁵ *Journal II, 1919-1936*, p. 233.

¹⁰⁶ Pour ce qui concerne « l'économie masturbatoire » du récit de 1902, voir l'article de Michael Johnson, « Écrire la maladie : une lecture de *L'Immoraliste* », *BAAG* n° 131/ 132 (juillet-octobre 2001), pp. 380 et suivantes.

et leurs antécédents (le sang, les crachements). L'effet est immédiat. Encouragé par l'ambiguïté des pronoms, l'ambivalence de la description et du lexique utilisés par Gide, le lecteur peut en effet lire le fragment en substituant au sens original un autre sens et voir dans cette scène où Michel crache du sang une référence à la masturbation et à l'orgasme sexuel (la scène se passe la nuit dans une diligence alors que Marceline s'est assoupie) :

Je crachais ; c'était nouveau ; j'amenai cela sans effort ; cela venait par petits coups, à intervalles réguliers ; c'était une sensation si bizarre que d'abord je m'en amusai presque, mais je fus bien vite écœuré par le goût inconnu que cela me laissait dans la bouche. Mon mouchoir fut vite hors d'usage. Déjà j'en avais plein les doigts [...] les crachats que je ne retins plus vinrent avec plus d'abondance. J'en étais extraordinairement soulagé. C'est la fin du rhume, pensai-je. Soudain je me sentis très faible ; tout se mit à tourner et je crus que j'allais me trouver mal ¹⁰⁷.

À travers la description de la « maladie » de Michel, il nous semble que cet épisode révèle, pour les lecteurs attentifs, cette autre « maladie » qu'est l'onanisme. On comprend mieux dès lors pourquoi le narrateur définit ce qui lui arrive comme quelque chose de « nouveau », « une sensation bizarre » au « goût inconnu », adjectifs qui sont autant de façons de nommer l'innommable, ce qui ne se dit pas. Il n'en demeure pas moins qu'à travers cet épisode, Gide a contourné l'interdit et à réussi à dire l'innommable en décrivant implicitement, sans pour autant choquer son lecteur, un état qu'il cherche depuis toujours à analyser ¹⁰⁸. Comme Michel, et pour reprendre une expression populaire, Gide a finalement craché le morceau. Quelques pages plus loin, Michel est pris d'un nouveau crachement : « tout à coup c'était venu. Cela m'avait empli la bouche... Mais ce n'était plus du sang clair, comme lors des premiers crachements ; c'était un gros affreux caillot que je crachai par

¹⁰⁷ *L'Immoraliste* in *Romans*, p. 378. Cette description est proche de celle que Gide fait de ses éjaculations. Voir le témoignage de Martin du Gard, *Journal II, 1919-1936*, p. 232.

¹⁰⁸ Les dernières lignes de cet épisode coïncident étrangement avec la description que Gide a donnée à Roger Martin du Gard de ses orgasmes : « au moment des jouissances, et particulièrement pendant les premières, la pâmoison est telle qu'il perd toute conscience, comme dans un évanouissement. » (*Journal II, 1919-1936*, p. 233).

terre avec dégoût¹⁰⁹. » Plus généralement, il est possible de dire que la matière qui s'échappe de la bouche de Michel — l'organe de la parole — est avant tout une référence à l'impossibilité d'articuler avec le langage une identité qui se résume, comme le caillot de sang, à une matière informe à la fois effrayante et dégoûtante : « Je regardai. C'était un vilain sang presque noir, quelque chose de gluant, d'épouvantable¹¹⁰... » On comprend alors pourquoi, lors de son premier crachement, Michel insiste tant pour « cacher » la matière qu'il « crache » : « Ma première pensée fut de cacher ce sang à Marceline. Mais comment ? — J'en étais tout taché ; j'en voyais partout, à présent ; mes doigts surtout¹¹¹... » Doigts et main criminels qui finissent par « tacher » l'honneur et ruiner la santé de celui qui s'y abandonne. « Jeux de mains, jeux de vilains » dit le proverbe. On sait comment se clôt l'épisode en question. Michel se précipite dans sa chambre pour « laver » et « faire disparaître » les taches suspectes. Marceline ne verra rien : « si elle n'a rien vu c'est que je cachais bien ; n'importe ; rien n'y fit ; cela grandit en moi comme un instinct, m'envahit¹¹²... » Rien n'y fait, en effet. Même cachée, la vérité ne demande qu'à être dite, criée, « crachée ». Mais Michel, comme jadis Urien, a encore « peur de crier trop fort / et d'abîmer la poésie / si'il] avait dit la Vérité » (67). L'aveu si « insupportable et horriblement difficile », dont l'origine remonte au moins à l'époque du *Voyage d'Urien*, si l'on en croit les clins d'œil aux « voluptés anormales » et autres « fausses étreintes », et que Gide hésite encore à faire dans les pages de *L'Immoraliste* et même dans toutes premières phrases de *Si le grain ne meurt*, se concrétise finalement trente ans plus tard moins d'une quarantaine de pages avant la fin d'une autobiographie qui en compte presque six cents¹¹³. Noter la place stratégique qu'occupent les épisodes consacrés à la masturbation dans la structure générale de *Si le grain ne meurt*, tout en rappelant que le premier va même jusqu'à éclipser l'évocation de la petite enfance pour s'y substituer, revient à dire à quel point ils jouent un rôle capital pour Gide. Plus qu'aucun autre épisode de l'autobiographie de Gide, ils constituent sans doute l'aveu le plus fort et le

¹⁰⁹ *Romans*, p. 383.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 383.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 378.

¹¹² *Ibid.*, p. 379.

¹¹³ Nous nous référons à la pagination de l'édition originale parue en trois volumes.

plus important parce que le plus difficile à faire, celui qui aura demandé le plus de « recueillement », d'efforts et peut-être de sacrifices ¹¹⁴.

Même si, comme nous l'avons vu, la confession de Gide dans *Si le grain ne meurt* n'est pas tout à fait dénuée de connotations négatives, de réticences et de scrupules, elle a le mérite d'exister à une époque où le seul moyen de parler de la masturbation consiste le plus souvent à brandir un arsenal fait de menaces et de condamnations où entrent pêle-mêle l'hypocrisie, les idées préconçues et les opinions les plus rétrogrades ¹¹⁵. Gide ose parler franchement de ce dont personne n'avait osé parler avant lui depuis au moins Rousseau et, comme Rousseau, il le fait à partir de lui-même et de sa propre expérience tout en mesurant à l'aune des persécutions et des moqueries subies par son prédécesseur les conséquences qui peuvent découler de son choix et toutes les menaces qui pèsent sur son propre nom et son œuvre. Comme Havelock Ellis enfin — et ce n'est pas là son moindre exploit — Gide aura contribué à sortir l'onanisme du carcan des discours répressifs hérités du XIX^e siècle pour en faire une pratique ordinaire et une des formes de la socialité pour le plus grand plaisir de Boris et de Baptistin qui, « naïvement émerveillés », ne voient dans leurs « pratiques clandestines » autre chose que « de la magie » : « C'est le nom qu'ils donnaient à leur vice, pour avoir entendu dire, ou lu, que la magie permet d'entrer mystérieusement en possession de ce que l'on désire, qu'elle illimite la puissance, etc ¹¹⁶. »

¹¹⁴ *Correspondance avec sa mère*, p. 142.

¹¹⁵ C'est le cas du *Charlot s'amuse* de Paul Bonnetain (Bruxelles : Kistemackers, 1883).

¹¹⁶ *Les Faux-Monnayeurs in Romans*, p. 1097.

